

Visage

Clint Eastwood ou l'instinct exacerbé

Patrick Schupp

Numéro 122, octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1985). Visage : clint Eastwood ou l'instinct exacerbé. *Séquences*, (122), 74–75.

VISAGE

CLINT EASTWOOD

ou l'instinct exacerbé

Moyen, les yeux enfoncés dans un plissement célèbre (ils sont d'un magnifique et inconnu bleu outremer), les lèvres, comme les yeux, serrées, le geste mesuré — en principe — parce que c'est le gars le plus rapide du monde quand il le veut, et tout cela ne laisse rien passer, ni pensées, ni expressions, ni sentiments. Alors, on a dit qu'il jouait mal, qu'il n'avait fait qu'un seul film, toujours le même (je le sais, c'est moi qui l'ai dit dans ces pages à propos de *Tightrope*). Eh bien! je ravale mon propos, parce que, pour écrire ce portrait, j'ai revu plusieurs de ses films disponibles en vidéo. Comme quoi on peut se tromper!... Et j'ai découvert un être fascinant, caché derrière ses personnages, jouant de l'instinct en virtuose, travaillant à s'en faire éclater la tête, et réussissant à superposer sans heurt le masque de ses personnages sur sa propre personnalité, illustrant d'une façon frappante l'aphorisme de Bergson « du mécanique plaqué sur du vivant » (il est vrai

que Bergson parlait du rire...).

L'instinct! Il en a à revendre, c'est ce qui le mène, ce qui dirige et oriente ses décisions, l'interprétation de ses personnages, la direction de ses acteurs, le choix de ses amis et l'éducation de ses enfants. C'est aussi ce qui a motivé le choix de ses amours, mais là, il a raté son coup! On ne peut pas réussir à chaque fois. Oui. Et pourtant, il a de qui tenir, puisque Clinton Eastwood senior s'est promené de ville en ville pendant la Dépression (traînant le jeune Clint Eastwood d'école en école par la même occasion). Et papa lui avait bien dit « Si tu ne travailles pas, tu n'auras jamais rien sans rien ». Alors le petit gars pompe l'essence pour 75,00 \$ par semaine, abat les arbres en Oregon, et décide d'essayer le cinéma parce que « il ne savait rien faire et que ça lui semblait le plus facile ». Facile. Il travaille comme un fou, obstinément, dans l'ombre presque. Et puis le destin frappe à la

porte: il a une barbe et s'appelle Sergio Leone. Il a remarqué Clint le Taciturne dans la série télévisée *Rawhide* et cherche une espèce de Gary Cooper/John Wayne pour tourner un western en Italie. L'Homme Sans Nom (son rôle dans le film) lui va comme un gant et, d'emblée, situe, délimite et précise le personnage qu'il jouera — mais au fait, joue-t-il vraiment? — par la suite. Deux films encore avec Leone et sa réputation est faite en Europe *Une poignée de dollars* sort, en 1964, en France et en Italie, mais trois ans plus tard aux États-Unis, ne l'oublions pas! Le personnage, dans le prolongement des silences lourds de Gary Cooper, donne une nouvelle dimension à l'homme de l'Ouest. Il ne représente pas l'honneur et la gloire, mais la survivance tranquille et la « cool » du héros moderne. De plus, il viole pour la première fois la loi sacrosainte du Far-West: c'est lui qui tire le premier! Il devient l'assaillant et non la victime, il attaque et ne fait pas que se

défendre.

Autour de lui, on sait pertinemment qu'il a son caractère, tenu en laisse, mais qui peut se déchaîner jusqu'à la violence complète. C'est un gars qu'on n'asticote pas, et sur les pieds desquels on ne marche pas. Comme il a beaucoup travaillé, il a tout appris ou presque, du métier, devant et derrière la caméra. Alors, évidemment, l'individualité, la force de caractère et le goût du travail aidant, il accède à de nombreux rôles, tous plus ou moins reliés les uns aux autres par une sorte de dénominateur commun (toujours l'instinct) de sens pratique, de force vitale axée sur la survivance, des qualités essentiellement nettes, précises, terre à terre (il n'est pas faux) et d'une sincérité effrayante, déclare John Milius, qui a rédigé le scénario de *Magnum Force*. Mais par contre, Richard Tuggle, qui l'a dirigé dans *Tightrope*, déclare qu'il est très timide, comédien jusqu'au bout des ongles, et finalement brute au coeur d'or et d'un caractère plutôt tendre? S'il sort avec des copains, il règle l'addition, mais refusera d'accéder aux demandes de ceux qui viennent le « taper » et, sur le plateau des films qu'il dirige, il a la réputation de faire vite, bien, et pour le minimum d'argent, parce qu'il sait toujours ce qu'il fait. Mais, ce que je viens de dire, ce sont les personnages de ses films! On retrouve *Thunderbolt and Light-foot*, *Josey Wales*, *Bronco Billy*, *Dirty Harry* (l'Ouest a fait place aux rues chaudes et moites de San Francisco, mais le personnage est le même) et j'en passe. Devant ou derrière la caméra, il est net, précis, solide, intelligent et vainqueur. Ce n'est pas bien sûr, sans casser quelques pots, dents, os et caractères au passage mais, papa le disait, on n'a rien sans rien! Avec *Tightrope* et sur-

tout l'étonnant *Pale Rider*, aux frontières du fantastique, il nuance le caractère, et explore les tréfonds troubles de l'âme humaine. Chasseur ou victime? policier ou assassin? la question, angoissante, se pose. Déjà dans *Sudden Impact*, il laissait aller Sondra Locke, la meurtrière vengeant son viol et celui de sa soeur, car il découvrirait qu'elle et lui, en *Dirty Harry*, ne sont que les deux faces de la même médaille... et rarement la fiction a-t-elle été aussi près de la vie. Cette dualité, de plus en plus évidente dans ses films, fait écho à la sienne propre et le précise. Comme il le dit lui-même: « Je suis un acteur qui interprète des rôles. Parfois, je serai un animal intelligent comme *Dirty Harry*. Parfois, un rêveur comme *Bronco Billy*. Mais *Harry* descend les gens à coups de revolver, et moi pas. Si le public arrive à être convaincu que le gars là-haut, sur l'écran, c'est toi, alors t'as gagné. C'est tout ce que je veux arriver à obtenir comme acteur⁽¹⁾ ». Ce qu'il ne dit pas, c'est à quel point les vérités et les apparences sont ténues et fluides, et combien floues sont les frontières qui les séparent... Alors, comme toujours, l'instinct le sauve et lui offre le numéro gagnant. Et je ne peux que conclure avec une réplique parfaitement révélatrice de *Bronco Billy*: « Je suis celui que je veux être ». Qui le dit? Clint ou Billy? Nous ne le saurons probablement jamais, et c'est tant mieux, parce que c'est la garantie de notre plaisir et de notre intérêt, pour l'homme, le comédien et le réalisateur.

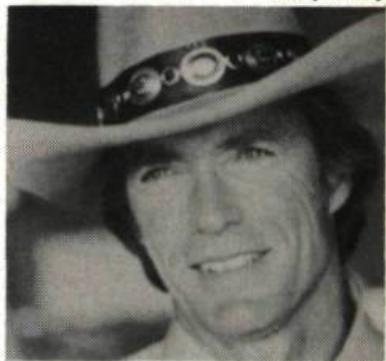
Patrick Schupp



... Et pour quelques dollars de plus



Dirty Harry



Bronco Billy



Pale Rider

(1) Interview dans *Newsweek*, septembre 1985.